

Bulletin de Littérature basque⁽¹⁾

Pío Baroja: Momentum catastrophicum. — M. Aranáz Castellanos: «Begui-Eder» (Nuestra Señora de los ojos hermosos) Novela vasca.— Idem: Cuadros vascos. La vida «se» es sueño.

Sous le couvert de son héros, le bachelier Juan de Itzea, secrétaire de l'Académie Scientífico Littéraire et Chapelaundiense de Cherribuztango Erreca, le solitaire de Vera vient de rééditer, en un petit nombre de pages humoristiques et acerbes, la fleur de ses paradoxes et sophismes des dernières années (2).

M. Pío Baroja souffre, on le sait, d'un grand mal: le prurit de ne jamais penser comme les autres et d'attirer l'attention sur soi, au défaut du génie, par des affirmations effarantes. Il veut, à tout prix, «épater le bourgeois». De sincérité, n'en cherchez aucune chez lui, sauf, peut être, dans son anticléricalisme. Tout est conçu et produit en vue de l'effet.

(1) En confiant à notre collaborateur le R. P. Lhande le rôle de chroniqueur de littérature basque qui lui convient à plus d'un titre, nous n'avons pas été sans prévoir que les auteurs trop pessimistes à l'égard des Basques et du Pays basque risqueraient d'être quelque peu malmenés par le poète et le romancier de *Mirentchu*. Fidèles à notre programme nous lui avons laissé pleine liberté d'exprimer son jugement. toutefois nous croyons devoir déclarer qu'il n'est ni dans ses intentions ni dans les nôtres de prendre parti pour ou contre les diverses factions politiques qui se partagent actuellement l'opinion dans les Provinces basques. Nous ne faisons pas ici oeuvre politique mais seulement oeuvre scientifique et littéraire.

(Note de la Diréction).

(2) Pío Baroja. *Momentum catastrophicum*. 1 plaquette in-16 de 90 pages. Rafel Caro Raggio, édit. Madrid, 1919.

Son chef d'œuvre en ce genre de conception fut son attitude pendant la guerre. Soucieux de n'appartenir à aucun des grands partis qui ralliaient les sympathies de ses compatriotes, il réussit, on le sait, à se forger une «germanophilie» de sa façon et à se faire anathématiser à la fois par ses corrégionnaires et par ses ennemis. Ce jour là Baroja dut se frotter les mains.

Son *Momentum catastrophicum* témoigne du même effort méritoire pour excogiter des théories déplaisantes et inouïes sur les partis politiques en Espagne, sur la tradition, la langue et la religion des Basques.

Tous les grands chefs de partis y écotent depuis Melquiades Alvarez jusqu'à Maura. Les carlistes ont l'honneur des premiers coups, mais Baroja réserve le meilleur de son fiel au nationalisme.

Il serait intéressant de rechercher les raisons psychologiques de cet acharnement chez un écrivain qui demeure, malgré tout, passionnément régionaliste comme tout l'atteste: le thème de ses romans, le choix de ses personnages et son farouche isolement dans ce coin perdu de la Navarre où il habite. Régionaliste et Basque, il l'est, en dépit de ses proclamations, bien plus sincèrement que maint auteur d'idylles locales ou maint partisan de l'autonomie basque. Seulement il a pour sa petite patrie l'amour inquiet et douloureux des névrosés. Il éprouve le besoin de se nier bien fort à lui même ce qu'il sent de toute son âme. Mais ce trait est encore un trait du tempérament basque, fait de contrastes et de heurts. Il se déclare l'ennemi résolu du séparatisme: «*Esto lo que no sea universal, dit-il, no ha razón de ser*». Cependant il accepte très bien l'idée de former une petite république indépendante dans sa vallée de la Bidassoa, «*un pequeño país, limpio, agradable, sin moscas, sin frailes y sin carabineros*». Il se dit partisan d'une étroite relation entre les Provinces Basques et la Castille, dont il revendique, au profit de tous, les gloires évanouies: «*Hay que apoyarse en nuestro parentesco con Castilla*». Mais, à la dernière page du livre, il débarque allègrement l'idée même de patrie: «*y al fin y al cabo la patria del hombre es el mundo.....*» Il reproche aux nationalistes leur mépris pour l'étranger, mais il faut voir avec quelle ironie d'homme du nord il traite les méridionaux et leur bruyante expansion: «*Todo eso de los mitins, de las reuniones al aire libre . . . está bien para los pueblos del Mediterráneo, para los pueblos histriónicos que tienen la tradición del ágora griego y del FEM DE BRUT tarasconense; para nosotros no, nosotros debemos de ser más íntimos, menos callejeros*».

Ou je me trompe fort ou voilà prises en flagrant délit cette «vanité» et cette «antipathie» qu'il dénonce (p. 31) comme «les facteurs du natio-

nalisme». En dépit de ses dires, il est aristocrate de race et l'aveu lui en échappe: « *Si los franceses y los ingleses..... no quieren más que regalarnos un saldo de política democrática..... se pueden quedar en casa* ». Il ne veut rien de commun avec la «littérature de boulevard» avec les gros producteurs de livres gais et faciles. Il déclare sans ambages: « *Los escritores catalanes y todos los del Mediterráneo me aburren: me aburre Blasco Ibañez, me aburre Salvador Rueda, me aburre también Ricardo León. Su obra entera me parece de caligrafía pura* ». Et lui, le peintre dos ruelles sombres et plongeante³ des petits ports de Biscaye ou de Guipuzcoa, il accepte fièrement l'appréciation que lui confie, de ses œuvres, un lecteur catalan: « *Cuando veo un tiempo como el de hoy, obscuro, lluvioso y triste, me acuerdo de los libros de usted* ».

Il dépense beaucoup d'encre à prouver que les Basques n'ont, en somme, rien d'original à conserver contre l'empiétement de l'esprit moderne: ni race, ni tradition, ni langue. La race est une chose fort difficile à préciser. « *Hablar de razas islas es un absurdo* ». Des divers types, fort divergents, que l'on rencontre en pays basque quel est celui qui vient, proprement, de la race? Tout est mêlé, tout est confondu. La tradition elle-même est une chose fragile. A quand remonte-t-elle? Y en a-t-il une qui soit l'unique vraie? Mais quand on a commencé à la suivre, on rompt avec une autre, antérieure à elle, qui était «la tradition»? Donc celle-ci a commencé par être réactionnaire? Si, de réaction, elle est devenue tradition, qui vous dit que celle que vous inaugureriez, en évoluant maintenant, ne deviendrait pas plus tard «la tradition»? Reste la langue. Mais votre langue basque «représente une mentalité tellement archaïque qu'il est impossible de l'accommoder à la vie actuelle.. *No sirve para la vida moderna... El hacha de piedra se guarda en el museo, el cuchillo de cocina se emplea en los usos domésticos.*» (Et notez que l'irrévérencieux «cuchillo de cocina» désigne le castillan! Un bizkaitar ne dirait pas mieux!) Mais quand il a conseillé aux Basques de «chercher des éléments idéologiques chez les peuples unis par la même mer. France, Angleterre, Irlande et aussi Allemagne, ce pays qui avec la Grèce antique, a le plus contribué à l'émancipation de l'esprit humain» (p. 63), quand il nous a bien prouvé que nous n'avons rien à perdre à fusionner avec l'étranger, le voilà qui se met à redouter pour notre esprit l'influence des pays voisins: « *Caer en la influencia omnimoda de París es ir á la anulación espiritual*. Dût M. Baroja en être fâché, je dois lui apprendre que de Sainte Engrâce à Bilbao tous les curés basques pensent comme lui. Toutefois il pousse un peu loin le pessimisme quand il dit: «*Si (Vasconia) se separa de España, antes de cincuenta años será espiritualmente francesa* ». Non.

Il y a plus de six fois cinquante ans que des Basques vivent sous le régime et le gouvernement de la France, et, toutefois, ils ont su conserver, Dieu merci, leur esprit, leur langue et leur tradition. Les compatriotes de Pío Baroja, devenus indépendants, ne se montreraient pas moins fermes et je gage que le solitaire de Vera ne serait pas le dernier à les encourager dans cette voie.

En somme il ressort de tout ceci que l'auteur du *Momentum catastrophicum* est un nationaliste sans l'étiquette. Il a plus que personne l'orgueil de sa race, la haine de la foule, le mépris du vulgaire. Soyez bien sur qu'il serait furieux qu'on le dise né à Pancorbo ou à Hornachuelos, et il est bien moins flatté, de se voir appelé «el gran novelista español» que «le romancier basque». Seulement, voilà! Cet écrivain qui se targue de froisser les sentiment de la foule, et qui vise, en apparence, à l'impopularité, sait fort bien que le programme nationaliste excite de grandes colères et s'attire des haines féroces dans tout le reste de la Péninsule. On proscrie le parti, on l'isole, on le désarme par le vide. Un écrivain «nacionalista» est parfaitement sûr de ne pas vendre ses livres, eût-il le talent et la renommée de Pío Baroja. La conspiration du silence est impitoyable chez les partis politiques espagnols. Alors, que voulez-vous, pris entre ses penchants nationalistes et... ses droits d'auteur, l'écrivain préfère sacrifier les premiers aux seconds!

De plus, Pío Baroja n'a pas été le père du nationalisme. Il lui répugne d'entrer dans une maison qu'il n'a pas bâtie et oit il n'aurait guère chance d'être considéré comme un patriarche. Les bizkaitarrak,—et les Basques, en général,— ont un sentiment profond de l'égalité parmi eux. Etant tous égaux par la race, ils ne se font des idoles ni de leurs chefs politiques ni de leurs sujets de talent. Chez eux, pas de place pour les pontifes et les snobs: dès lors ils ne font pas l'affaire de Baroja, lequel éprouve un invincible besoin de se faire remarquer.

Quand l'auteur du *Momentum catastrophicum* nous affirme (p. 14) qu'il n'a jamais eu aucun «afán de exhibición», il joue, comme dans tous ses paradoxes, sur les sens des mots. Nous croyons très sincèrement qu'il abhorre en effet de s'étaler, personnellement, en public. Nous avons vu plus haut sa répulsion naturelle pour ce qu'il appelle la «teatralería» et le «fem de brut» des peuples méridionaux. Mais il a, en revanche, l'«afán de exhibición» des intellectuels et des orgueilleux raffinés. Il le reconnaît implicitement quand il confesse: «*Quizá sea un espíritu de contradicción, un espíritu negativo, quizá tenga un poco de manía razonadora*». Ce prurit de contradiction, de négation, de manie raisonneuse n'est qu'une manifestation de son incoërcible besoin d'attirer l'attention sur lui par tous

les moyens. Et alors l'effacement affecté de sa personne devient une suprême élégance à la manière d'un Pierre Loti.

Mais j'en arrive à la raison profonde de la haine que professe Baroja à l'égard du nationalisme.

Les nationalistes sont des catholiques et Pío Baroja a horreur du catholicisme. C'est le spectre qui lui apparaît derrière le parti: « *Yo no veo más sino que queréis que haya más intolerancia religiosa, más frailes, más procesiones, más entronizaciones y más faramalla clerical de aire judaico.* » Et c'est parce qu'il se persuade que les Bizkaitarrak veulent faire du pays Basque un «Paraguay del tiempo de los Jesuitas» qu'il veut «lutter contre cet opprobre de tout son pouvoir».

Ici tout me fait croire que le romancier est sincère.

Ils ne sont pas rares les Basques qui, de leur fond natif de théocratie passent à l'extrême opposé: le sectarisme farouche, fanatique. Le Basque garde difficilement les nuances, les a-mi-côte. Il est tout l'un ou tout l'autre. Il n'abandonne pas une religion pour une autre. Il est catholique fervent ou mangeur de curés. Quand Baroja affirme, toujours contre l'opinion reçue, que le Basque n'est point religieux, (car, dit-il, *el vasco no tiene inquietud religiosa alguna*) il a raison en ce sens que lorsque le Basque perd sa religion traditionnelle, la Foi, il n'éprouve généralement pas le besoin d'en chercher une autre. Il dort tranquillement sur sa négation. C'est le cas de l'auteur des *Inquietudes de Shanti Andía*. Mais précisément parcequ'il ne trouve pas, ailleurs que dans ce catholicisme renié, où reposer son esprit, il dépense son activité à «brûler ce qu'il a adoré».

Certes, du point de vue littéraire, ce sectarisme rouge de Pío Baroja est une grosse faute et rappelle les bévues de notre grand ironiste Anatole France au temps de ses campagnes anticléricales parmi les apaches de Belleville et de Ménilmontant. On sourit de lire les injures boursoufflées, les déclamations pédantes auxquelles recourt, dès qu'il s'agit de la religion et des prêtres, cet écrivain élégant, mordant, pince-sans-rire. Il se défend d'être un fanatique. Nais voyez comme la bile du sectaire l'égaré et l'affolle quand il rencontre un «fraile» sur son chemin. Vous ne lisez plus du Baroja: c'est de l'extrait de la chronique scandaleuse du *País* ou de la *Lanterne*; c'est du Frachon, du Raffin-Dugens ne chez nous. Bref, c'est du primaire, avec toute son amusante fureur.

Au fond on a l'impression d'une pauvre âme. On n'y découvre rien de grand, rien de beau, rien de fort. Pas un de ses personnages de romans qui soit attachant. Tout est rabaisé dans un sombre pessimisme: le paysage et les héros. Le Catalan avait raison de dire: «quand je vois une

journée comme celle-ci; obscure et pluvieuse, je me souviens de vos livres».

C'est que Baroja est, comme il le dit, un «négatif»; c'est une âme vide. Après avoir démoli tout, il rit, et ne nous offre rien de positif en échange. Son cerveau est un pot-pourri, un bazar de bric-à-brac.

Il a beaucoup lu, mais il confond tout. Voyez dans son *Momentum catastrophicum* (p. 17) la salade russe qu'il vous fabrique avec les principaux systèmes philosophiques: «.....*El misticismo religioso ha alimentado el partido ultramontano.....* (Une bévue: que vient faire en cette matière le mysticisme qui est, par définition, l'état extraordinaire de grâce ou d'oraison chez une âme favorisée de Dieu?) *el individualismo y el libre examen han nutrido el liberalismo (?)* etc.....» Plus loin il passe, avec une légèreté déconcertante, du positivisme au pragmatisme, du pragmatisme à la théorie de Copernic et de Copernic..... au nationalisme, En histoire, il tranche les points les plus délicats avec outrecuidance; c'est un touche-à-tout, un superficiel, un voltairien. Il aborde un problème et le résout..... par une pirouette ou une pitrerie: «*El panteismo de Hegel y el materialismo histórico de Karl Marx han formado el socialismo. Lecochandegui y sus amigos hemos creado el chapelaundismo*» (p. 17). Parfois il amorce une question d'une parfaite lucidité et d'un intérêt profond, comme à ce paragraphe de la page 29 où il cherche à préciser le sens de «race», mais, l'énoncé fourni, il se désintéresse de la question: «*¿Qué nos importa todo esto? Los chapelaundis estamos por encima de la etnografía y de la lingüística*». Appelez cela désinvolture, ironie, *frescura*: je l'appelle une faiblesse et une pauvreté. A la fin du volume cela confine au grotesque: «*Aplausos. La orquesta toca el himno Beti Chapelaundiac y Gora Bidasoadi*».

Il faut reconnaître à cet étrange personnage un mérite: il *fait* penser, il est suggestif; dans sa voltige de mots et d'idées il met le doigt, souvent, sur un timbre qui résonne: lui même il s'esquive, mais libre à vous de garder le contact et de sonder l'écho éveillé par ce geste furtif. Il est à cent lieues des rabâcheurs de choses déjà dites, bien qu'il ne répugne guère, dit-on, à faire siennes les idées et, au besoin, les pages des autres (1). De l'esprit, il n'en a pas de la meilleure marque; mais une

(1) Je m'estime, pour ma part, très honoré de voir figurer dans son roman: *Las inquietudes de Shanti Andia* une traduction fidèle de deux pages de mon livre *L'Emigration basque*: d'autant plus que, n'y étant pas nommé, je puis en conclure que Baroja a jugé ma prose digne de passer pour la sienne. Moi qui croyais que les *frailles* n'ont rien de bon!

turbulence d'enfant terrible qui ne manque pas de saveur. Il rappelle (qu'on me pardonne la comparaison) ces admirables mules de son pays, bon pied, mauvaise tête, originales, revêches au collier, impossibles à dresser pour la diligence en pays plat et battu, mais incomparables pour la marche en montagne où elles se plaisent à cotoyer les abîmes.

Pío Baroja vit retiré dans ce curieux village romantique de Vera aux belles rues étroites et dallées que surplombent balcons et miradores. A l'extrémité du *pueblo* on montre au passant un vaste et haut rectangle de pierre jaunie, sous le toit large qui déborde en auvents *artesonados* à la mode espagnole du XVIII^e siècle. C'est la maison du romancier. Cet inquiet, ce turbulent habite là avec sa vieille mère, avec son frère, dans la douceur intime du toit familial. L'ambiance, de cette bourgade patriarcale, de cette vieille maison qui abrita des générations pacifiées dans la tradition et la Foi finira-t-elle par guérir cette âme de ses amertumes et de ses orgueils? Quiconque s'intéresse à l'avenir des lettres basques ne peut s'empêcher d'en former le vœu car quelles œuvres magistrales n'écrirait pas à la gloire de *Euskal-Erria* un Pío Baroja rasséréiné et non moins clairvoyant, un Pío Baroja toujours réaliste et vigoureux mais respectueux des traditions qui ont fait l'honneur de son pays?

*

* *

M. Aranáz Castellanos s'était fait connaître jusqu'ici par quelques recueils de scènes populaires intitulés *Cuadros Vascos (?)* C'étaient des tableaux de mœurs provinciales, surtout bilbaïnes, où le pittoresque du parler local, la vulgarité de l'expression et l'outrance des figures tenait lieu, le plus souvent, de style et d'esprit. Du Courteline de bas étage.

Après s'être fait la main dans ces pièces fugitives, l'ancien directeur du *Liberal* de Bilbao a voulu passer au roman. Il a cru découvrir une veine nouvelle dans la peinture des divisions politiques introduites, ces dernières années, jusque dans les villages les plus retirés de la Biscaye par l'avènement du nationalisme. Peut-être fut-il amené à cette décision par la faveur que les ennemis du parti nouveau témoignèrent à ses premiers essais dans cette voie, notamment à la pièce qui ouvre son 4^{ème} recueil: «*La vida «se» es sueño*», parodie bouffonne des batzoki ou cercles nationalistes.

Ce fut une erreur. M. Aranáz Castellanos aurait dû éviter avec soin

un sujet qui l'exposait à tomber dans la vulgarité et le réalisme plat de ses premières peintures. Visiblement il a voulu s'élever. Il a écrit le premier chapitre de son roman, d'une belle tenue littéraire, avec un réel effort de beauté. Mais après une trentaine de pages, sa tentative d'idéalisme était à bout. Le journaliste a reparu, et dès lors la passion politique. Le romancier est redevenu caricaturiste, et au lieu d'écrire un livre de psychologie, d'art ou d'idée, il a exécuté une œuvre de haine, d'injure et de parti-pris.

Vous tous qui, aux vitrines des libraires de Bilbao ou de S^tSébastien verrez s'étaler sur une couverture en chromo, ce titre alléchant: «*Begui-Eder*» (*Nuestra Señora de los ojos hermosos*) *Novela vasca*, (1) n'allez pas, en achetant le livre, grossir le nombre de ceux que ses jolis dehors ont dupés; contentez vous de regarder la charmante illustration d'Arrúe; c'est tout ce que le livre a de basque. Quant au sous-titre, veuillez y lire plutôt: *Novela anti-vasca*. Vous serez dans le vrai. L'ouvrage est de contrebande. Sous couleur de nous charmer il nous fait la guerre. Derrière les Nationalistes qu'il vise à frapper, il nous touche, nous les Basques, en plein cœur.

Machalén, la jeune héritière du caserío de *Aice Onac* (*sic*) aine Bernabé, un jeune ouvrier mineur venu de Castille. Malgré les distances de la fortune et du rang, surtout de l'origine et de la race, elle est décidée à épouser le «maqueto», avec la connivence du médecin du village, don Martín. Mais voici qu'arrive et s'installe en parasite dans la ferme une sorte de *santurrón*, mendiant sordide, hypocrite et dangereux, qui est un nationaliste fanatique. Dans sa haine du castillan, toujours inquiète et soupçonneuse, il a vite fait de flairer l'idylle de Machalén et Bernabé. Il surprend les fiancés, les dénonce, ameuté le village contre eux et contre les mineurs castillans. Dépité par l'échec d'un meeting nationaliste où don Martín a eu aisément raison de trois orateurs du parti, dûment rustres, ignorants et pleutres, il tente de tuer Bernabé, le rate et disparaît, vif ou mort nous ne savons. L'ouvrage se termine gauchement sur la vision pastorale de Bernabé et de Machalén échangeant de nouveau leurs serments sous le regard de la Vierge de Begui-Eder.

Le nœud de la trame est donc dans la répulsion qu'éprouveraient les nationalistes à voir une fille d'Euzkadi épouser un étranger. La thèse pêche par la base. Les nationalistes ont été, je crois, des premiers à se réjouir de voir l'apport étranger venir s'incorporer à la race et grossir le

(1) Un vol. in 8° de 337 pages. Editorial Pueyo, Madrid, 1919.

nombre de ceux qui parlent l'euskara. On cite même parmi ces «euskerezados» plusieurs fervents nationalistes qui ont, comme l'auteur de *Begui Eder* lui-même, l'un des *apellidos* basque, l'autre castillan ou andalou! Si M. Aranáz Castellanos eût étudié la psychologie de ce phénomène d'assimilation, il eut été dans la note vraie et il nous eut épargné le regret de lui dire que son œuvre, telle qu'il l'a faite, est un mauvais roman et une mauvaise action.

Du point de vue littéraire ce livre est médiocre par l'absence parfaite de cette note du «vécu» qu'exige le lecteur du roman moderne. Les personnages d'Aranáz Castellanos sont de carton. Celui qui porte presque toute la responsabilité des événements, le santurrón, vient en ligne directe des pellicules, marque américaine, de Cinéma. Il est parfaitement invraisemblable; car si le parti nationaliste roule sur l'or, comme l'auteur le lui reproche en maint endroit, pourquoi cet excellent propagandiste en est-il réduit à la mendicité? Bernabé, le gentil «maqueto» n'est pas moins artificiel. Quel est, je vous prie, cet ouvrier, tout frais débarqué de son pueblo de Castille, qui vous cite de mémoire les poésies de Gabriel y Galán, vous met royalement une peseta au plateau de la quête, communie, baise au front sa fiancée d'un baiser «suave... casto... santo...»? Ajoutez un vieux curé à cheveux blancs, un médecin de village, un barbier, un aubergiste, et vous aurez les personnages tout faits que tirent instinctivement de l'armoire les fabricants de romans en l'air.

C'est en vain que pour suppléer à leur inconsistance psychologique l'auteur essaie de leur donner une couleur vaguement basque en les faisant parler dans un charabia de sa façon. Là encore le journaliste, habitué à inventer plus qu'à analyser, nous sert un patois qui ne répond pas à la réalité. Son «*se es*» et son «*serse*» en particulier ne répondent certainement pas à la mentalité d'un Basque parlant espagnol, et cela pour une raison bien simple: c'est que le «*se*» n'a pas d'équivalent en basque: dès lors un illettré ne l'emploiera jamais,

Malheureux quand il invente, Aranáz Castellanos n'est pas plus heureux quand il cite. Dans une *novela vasca* il fallait du basque, naturellement. Et l'auteur (qui l'ignore) a été le chercher à bonne source. Que le lecteur en juge par cet extrait:

— *¿De veras dices....? ¿De veras....?* [interroga Machalén].

— BAI — *contestó Bernabé, riendo.*

— *¿Y ya sabes qué significa* NAIDO SU?

— *No. Eso no lo sé todavía.* [¡Ni nosotros!]

— *Pues significa..... te quiero.* [???].

— *Gracias, Machalén. Yo también NAIDO SU.* [Pas plus malin que ça!].

Mon Dieu, je ne veux faire un crime à personne de ne pas savoir le basque, mais quand un auteur s'applique, le long de 332 pages à relever les incorrections des Basques parlant espagnol j'avoue qu'il y a un plaisir piquant à noter celles qu'il commet quand il veut, à son tour, nous parler basque. Si M. Aranáz Castellanos prétend poursuivre ses succès dans la voie de la «novela vasca» je l'engage à changer de traducteur.

Les invraisemblances se succèdent le long des pages. Machalén, la paysanne basque, comprend à merveille une poésie de Gabriel y Galán hérissée de mots aussi usuels que *alquería, regato, besana, tonada, cadencia, rumia sosegada*, etc. «Subjuguée par le ravissement que lui causent ces vers..... elle tombe à genoux devant le castillan et croise les bras sur la poitrine comme si elle eût été en prière ou en extase». Littérature!

De leur côté, les vieilles caseras sont ravies, le jour où, avec un sens de l'opportun discutable, don Venancio imagine de prêcher pour la première fois en espagnol, dans ce castillan «*dulce y cariñoso que tan bien sonaba en sus oídos*». Croiriez-vous qu'elles en découvrent (les intellectuelles!) la parenté avec le latin? «*Como de más religión se aparentaba, y más PARESIDO también á los latines en que estaban escritas todas las cosas de la iglesia.....*» Conte à dormir debout!

Ces invraisemblances, et d'autres qu'il serait trop long de relever, sont le châtiement du parti pris. Or «Begui-Eder» est un livre de parti-pris. Tous les personnages chargés d'appuyer la thèse de l'auteur, —la défense des Castellans—sont irréprochables: tous les autres—les Basques—sont odieux. Passez les en revue. Dans le premier camp: Machalén, affectueuse, apitoyée sur le sort de ces parias, touchante elle-même et fort gentille; don Martin, généreux, désintéressé, bon chrétien, bon médecin, bon orateur même, bon Espagnol et bon Basque; don Venancio, la charité, la patience, la douceur personnifiée, dont le prône en espagnol incorrect a une si fine—et si invraisemblable—saveur: «*.....EMPESO RESA que te RESA y á la media hora RESUSITAO del todo lo dejó*». Mais le plus charmant de tous est Barnabé, avec son groupe de mineurs si honnêtes et déferents qui «*sonrientes de sano contento*» devant la fête populaire basque, «s'inclinent» (!) sur le passage du défilé «*cortés y respetuosamente*», se montrent, au milieu des pires violences, «*respetuosos con las ideas de todos*», subissent même «*sumisos y resignados*» les tyranniques et grotesques leçons de basque du barbier-aubergiste. Parmi ces gens si doux et si bien élèves, Bernabé, le protagoniste de l'auteur,

tient le rôle de conseiller et de modérateur. Il est charmant, de caractère et de traits. Il a «un regard noble, un regard franc, un regard de caballero (p. 32). Contrairement à la plupart des spécimens de sa race qu'il nous est donné de voir, je l'avoue, dans les sept Provinces, il va à la messe et communie, salue gentiment le curé dans les quelques mots de basque qu'il connaît.

Voyez, en regard de ces figures sympathiques, celles des paysans basques. Chez eux point d'amour désintéressé. Machalén ne reçoit d'eux un aveu que lorsqu'ils ont «mangé beaucoup et bu considérablement plus... en vociférant et en riant». Ils ne voient en elle que la «riche héritière» et ne montent point à *Aice Onac*, comme Bernabé, pour faire la cour à la jeune fille mais pour supputer la valeur des terres qui seront sa dot (p. 20). Ils sont ignorants (pp. 81, 118, 241, 255 sq. 264, etc.), grossiers jusqu'à la trivialité et l'obscénité (173, 175, 200), lâches (227, 279, 285), rustres et pédants (262 sq., 255-9), hypocrites et haineux (81, 118), malpropres (55, 78, 264). Ils manquent de tenue à l'église (135 sq.), ils violent odieusement le secret des correspondances (238). Enfin—et ici la fureur de M. Aranáz Castellanos devient exhalante—ils sont phtisiques... Oui, phtisiques, nos *gizonak*, héréditairement phtisiques (23, 57, 59, 281). Et vous ne soupçonnez pas pourquoi? Eh bien (c'est un docteur, don Martin, qui le déclare), tout simplement parce que les Basques ne se mêlent pas avec les autres races! «*Para que la raza no degenerase, para que se remozara, para que sus hijos fuesen hermosos, intelectual y físicamente hermosos... nada como la unión entre los que se encontraban en la vida, viniendo uno y otro desde lejos, desde muy lejos, sin conocerse ni de nombre, sin haberse visto jamás....*» Avec cette belle théorie le pays basque aurait vite fait de n'être plus un îlot intact sur la sombre carte d'Europe où la médecine moderne a tracé les ravages des contaminations syphilitiques. L'auteur nous conte (p. 56), que le germe du mal dont tous se mouraient à *Aice Onac* fut apporté par «*dos vacas lecheras*» qu'un bateau avait apportées à Bilbao «*desde muy lejos*»... C'est justement ce qui nous arriverait si nous pratiquions la théorie de M. Aranáz en matière d'alliances: «*viniendo... desde lejos, desde muy lejos*».

M. Aranáz Castellanos nous a montré par le premier chapitre de son roman qu'il est capable de très bien faire. Il a le sens du paysage basque, le goût de la couleur locale; sa phrase connaît l'art des finales balancées, harmonieuses, évocatrices. Les phases de l'aube montante qui accompagnent le rêve de Machalén ont la somptueuse lenteur de l'aurore elle-même. Il y a de bonne couleur locale dans la fête du village, dans le diner du *santurrón* qui prépare Mari-Cruz. Plus loin, le sermon

«castillan» de don Venancio, le dialogue de Machalén et de Bernabé à Uregorri ont une indéniable saveur populaire et d'un joli naturel. Voilà les «filons» que doit exploiter le romancier débutant s'il veut faire œuvre vraiment littéraire. Qu'il laisse de côté la politique et ses tristes haines de partis. Elle ne lui fournira de thème qu'à des caricatures déloyales. Il est aisé à un romancier de faire triompher une thèse en rangeant protagonistes et adversaires en deux catégories: l'une parfaitement sympathique, l'autre parfaitement odieuse. Mais le procédé est par trop simpliste et il y a beau temps qu'il a été discrédité par le lecteur moderne, lequel recherche dans le roman, la vérité de la vie.

PIERRE LHANDÉ

